



Temporairement Contemporain

LE JOURNAL DE LA MOUSSON D'ÉTÉ



ÉDITO

Bienvenue à la Mousson d'été pour l'ouverture de ces rencontres internationales autour des écritures contemporaines !

Pour ceux qui viennent pour la première fois à Pont-à-Mousson, il n'est pas inutile de rappeler que cette très ancienne ville lorraine se situe au centre de l'Europe, à un point névralgique entre Copenhague et Barcelone, à mi-distance entre Londres et Milan, au centre d'une ligne Athènes-Dublin.

Oui, bienvenue au cœur du Grand-Est, ici, exactement entre Strasbourg et Reims et, très précisément, entre Nancy et Metz.

Les Anciens le savaient et l'ont écrit :

« *Mousson et son Pont,
Nombriil de la Lorraine sont.* »

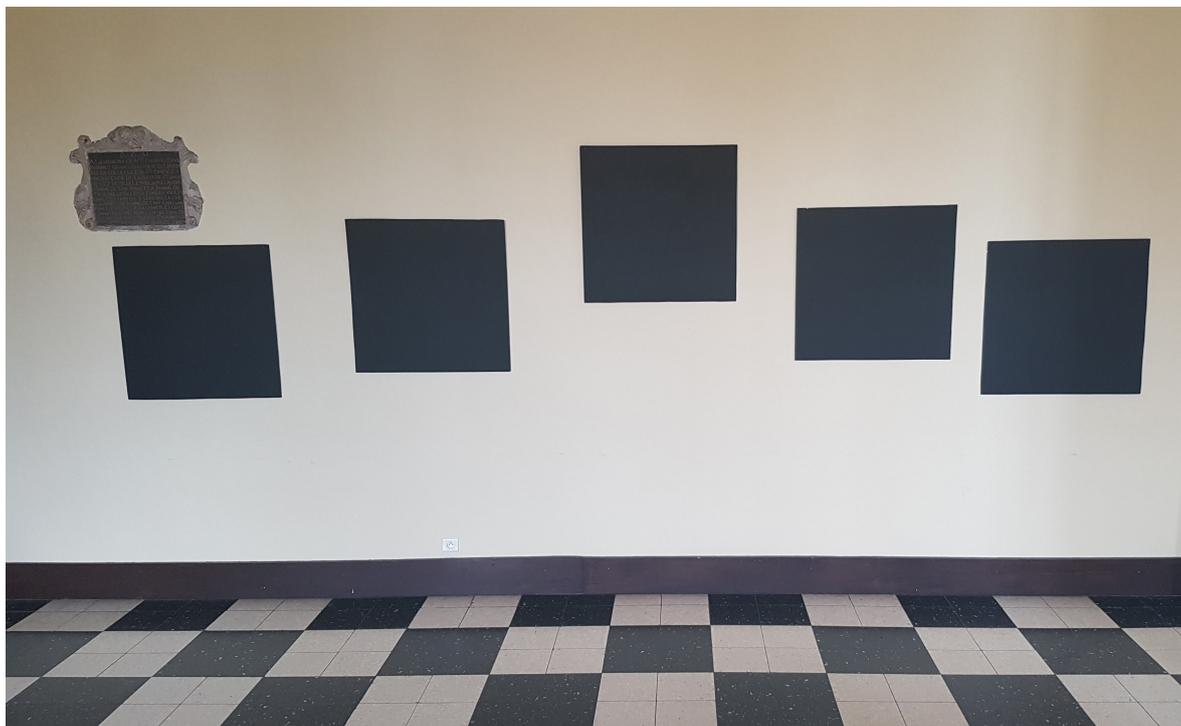
Et c'est vrai qu'ici souffle un certain esprit, dont l'empreinte a marqué les pierres de l'Abbaye.

C'est à partir de ces Prémontrés que se déroulent notre festival et son Université d'été, où les auteurs en chair et en papier s'offrent à l'écoute par le corps des acteurs et à la lecture dans un généreux partage d'analyse.

Nous accompagnons, à partir de cette année et pour quatre ans, un grand projet de l'Union européenne : Fabulamundi. Ce vaste programme culturel nous invite à dépasser les frontières géographiques et linguistiques. Il nous demande de repousser les frontières du culturel et de ne pas être sourd à la vie qui s'exprime dans l'arène sociale. Nous avons réuni dans 16 pays près de 120 auteurs sensibles aux questions brûlantes de la circulation des populations du monde.

Nous accueillons avec bonheur et fierté cette lourde responsabilité au sein du « Creative Europe Programme » et nous sommes heureux de partager avec vous cette aventure.

Michel Didym



PEINDRE AVEC LA LUMIÈRE

PORTRAITS D'AUTEURS EN MOUSSON D'ÉTÉ 2016

PAR ÉRIC DIDYM

LUMIÈRE DES ÊTRES.

Ce qui frappe dans l'exposition d'Éric Didym ici présentée, comme dans la totalité de son travail, c'est la connivence incroyable avec la définition première de la photographie. On parle du noir et blanc, bien sûr, mais surtout du rayonnement propre à chaque individu que le photographe saisit dans toute sa justesse. Avec Éric, il n'est pas question de théoriser pendant des heures, mais simplement d'observer son modèle, pendant un temps donné, forcément court au regard du rythme endiablé d'une journée à la Mousson, afin de rendre au mieux possible ce que l'individu donne de lui-même. « Ce sont les gens qui donnent l'image au photographe, pas le photographe qui la prend », nous dit-il. Pour lui, la séance avec les auteurs est un « moment de silence ». Ce moment de silence est l'occasion pour le photographe de saisir de manière intuitive, brute, spontanée, l'aura qui se dégage de la personne en face de lui. Pas de mysticisme ici, le portrait est le lieu où l'individu donne ce qu'il a à donner, dans l'instant présent. C'est peut être cette qualité du photographe qui le rapproche le plus du théâtre : il sait saisir la richesse de l'instant seul. Dans ces photographies, il n'y a rien à voir de plus que l'Abbaye et ses murs, le contexte, et le regard de l'auteur qui se donne à ce moment présent. C'est cette simplicité, cette absence de mise en scène, cette brutalité du « morceau de vie » qui donnent aux portraits toute leur charge émotionnelle. De loin, les auteurs semblent comme les gardiens immémoriaux du temple de l'Écriture, de près, leurs visages

révèlent rides, poils, présence de la chair à en pleurer. Mais Éric Didym ne convoque pas le *pathos* dans ces portraits, il semble nous dire simplement : « les auteurs sont passés par là, à tel moment et ils avaient ce regard. » Éric Didym peint avec toute la lumière de l'instant le rayonnement interne des êtres.

LUMIÈRE DES JOURS.

Cette année, pour la première fois, sera mis en place un atelier de tirage numérique ambulant dans la grande sacristie et les photographies de la veille seront exposées en salle Saint-Norbert sur les grands panneaux noirs encore vides. Éric Didym et son fils Boris se feront les reporters de la Mousson jour après jour, de la scène à ses coulisses, pour immortaliser quelques instants parmi le flot ininterrompu d'évènements. Appelé « Le jour d'avant, travail en cours », ce projet écrira avec la lumière ce que d'autres écrivent avec des mots, autant de traces sensibles qui rythmeront la Mousson.

Laura Elias



POUR EN SAVOIR PLUS SUR LE TRAVAIL D'ÉRIC DIDYM
WWW.ERICDIDYM.FR

ÉRIC DIDYM EST ÉGALEMENT MEMBRE DE L'ASSOCIATION SURFACE SENSIBLE
WWW.SURFACESENSIBLE.FR



LA MISANTHROPE

MADemoiselle Agnès

DE REBEKKA KRICHELDORF (ALL)

TEXTE FRANÇAIS DE FRANK WEIGAND ET LEYLA-CLAIRE RABIH

DIRIGÉE PAR BAPTISTE GUITON

C'est sous l'égide de Molière [cité en exergue] que Rebekka Kricheldorf semble avoir placé son opus. *Mademoiselle Agnès* est un octuor où s'aligne une belle galerie de précieux et de misanthropes... En l'occurrence, s'agissant d'une société germanique, le milieu décrit pourrait aussi bien appartenir à n'importe quelle nation européenne parvenue, en ce début de XXI^e siècle, à un niveau de saturation culturelle qui confine à l'overdose. La peinture de ces figures branchées et désenchantées, dans lesquelles il serait difficile de ne pas se reconnaître un tant soit peu, est à la fois mordante et savoureuse. L'auteur [plutôt que l'autrice ? voir pages suivantes] a dû prêter une oreille attentive au monde qui l'entoure et dont elle semble avoir une connaissance intime ; ce qui donne à son ironie un surcroît de crédibilité. Elle use et abuse de sa facilité à reproduire des discours aussi creux qu'enflammés, des logorrhées sans complexe où se bousculent, de façon plaisamment contradictoire, indignation sincère et hypocrisie flatteuse, passion véhémement et désillusion mortifère. Agnès, personnage central « entre 40 et 45 ans », est emblématique de cet état d'esprit. Revenue de tout - y compris de la complaisance maternelle -, du haut de ses grands airs et malgré sa prétendue indépendance d'esprit, elle est elle-même prise dans un tourbillon de clichés et de stéréotypes. Le culte revendiqué de la sincérité [elle tient un blog et ne garde pas sa langue dans sa poche] l'entraîne à des prouesses langagières sur le mode d'une performativité ravageuse, notamment dans la relation qu'elle entretient avec son musicien de fils, Orlando, le chanteur du groupe Die Orlandos... Ce dernier, quant à lui, se heurte à ses admiratrices/détractrices, Anabelle et Cordula, dont les projets de pièce et de performance semblent aussi ridicules que le fameux sonnet d'Oronte... De même, Sascha a fort à faire pour faire reconnaître ses talents d'artistes, alors qu'il est perçu, surtout et avant tout, comme l'amant de la terrible Agnès. Molière de notre temps, Molière allemand ou allemande, Rebekka Kricheldorf a ainsi créé son propre *Misanthrope* ; sauf que le sien est féminin. La pièce aurait pu s'appeler *La Misanthrope*. Mais,

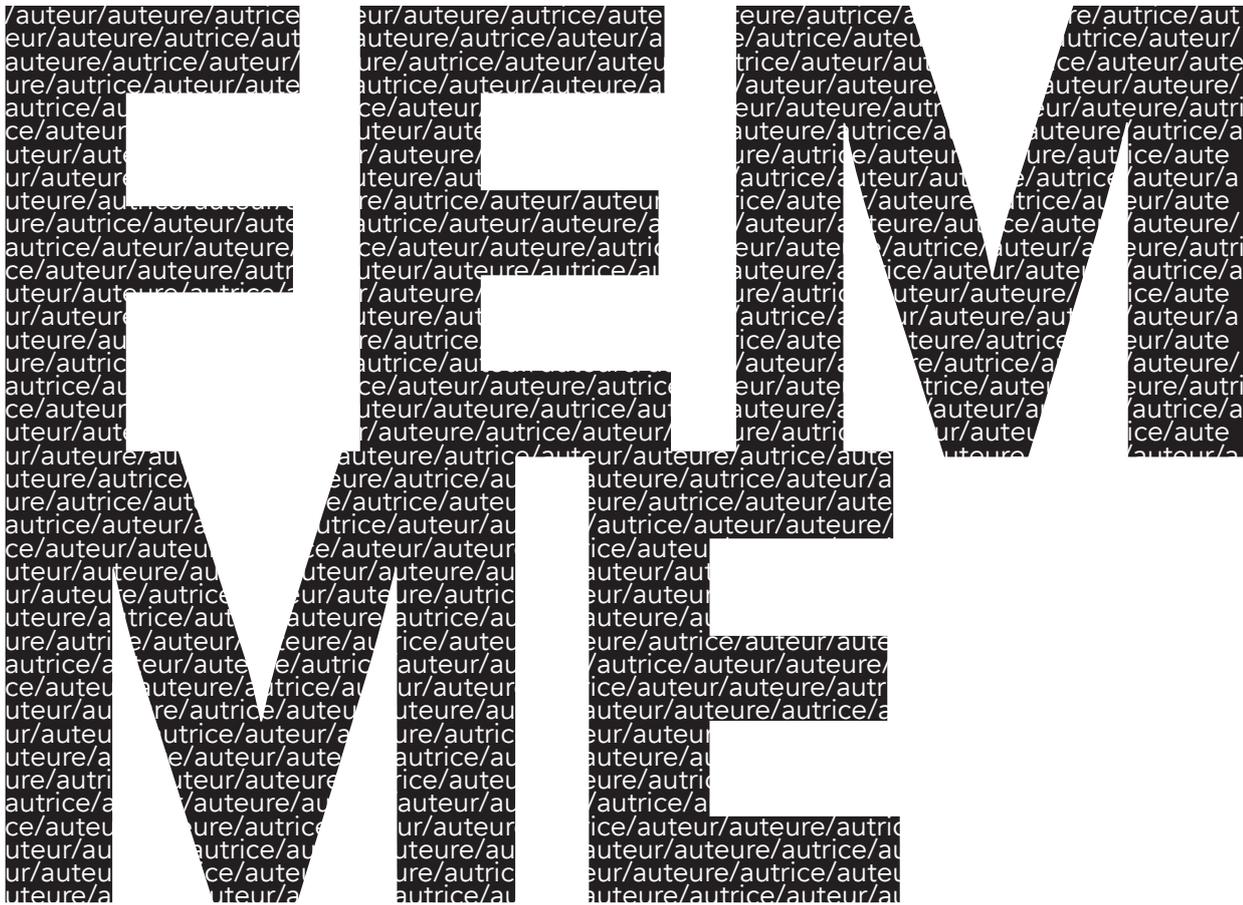
comme pour « *L'Atrabilaire amoureux* », l'amour est la limite de l'objectivité du personnage, sa faiblesse et son propre ridicule... Il finira pas entraîner sa perte, pour autant que rien puisse se perdre dans ce puits de langage qui, tel un tonneau des Danaïdes, ne se remplit jamais... Après tout, Agnès est avant tout une peste. Elle empoisonne sa propre vie en même temps que celle des autres. La pertinence de ses analyses est fondamentalement entachée par son caractère. Ses émotions négatives et sa fascination érotique pour le beau Sascha l'aveuglent si bien qu'elle peine à sauvegarder son statut d'arbitre des élégances. Le slogan d'Ingeborg Bachmann repris à leur compte à la fois par l'auteur et par son personnage : « La vérité est exigible de l'homme » est un programme intenable dans ce théâtre où la vérité ne saurait jamais, en fin de compte, que relever d'une mise en scène. Une mise en onde, dans le cas présent, puisque la lecture a lieu dans le cadre des fictions radiophoniques de France Culture, mais dont Baptiste Guiton, son directeur, nous promet qu'il s'agit également d'une mise en espace. La radio est bienvenue pour mettre en valeur cet exercice de haute-voltage verbale, le feu nourri des répliques qui volent et qui font mouche, où le théâtre ne connaît d'action et d'intrigue que dans l'espace qui lui appartient en propre et qui est celui de la parole vive.

Ah ! Comme *Le Misanthrope* de Molière, *Mademoiselle Agnès* de Rebekka Kricheldorf, sous des dehors graves, est bel et bien une comédie...

Olivier Goetz

PRÉSENTÉ EN PARTENARIAT AVEC LE PROJET FABULAMUNDI. PLAYWRITING EUROPE DANS LE CADRE DU PROGRAMME CREATIVE EUROPE ET AVEC LE SOUTIEN DU GOETHE INSTITUT. LE TEXTE A ÉTÉ TRADUIT GRÂCE AU CONCOURS DE LA

« AVEC UN GRAMME DE COKE DANS LE NEZ, POUR LEQUEL ON COMPTE TROIS PAYSANS DÉCAPITÉS ET SEPT FILLES MUTILÉES LORS DE LA GUERRE DE LA DROGUE AU MEXIQUE. N'IMPORTE QUI PEUT AVOIR LES MEILLEURES IDÉES POUR DEMANDER DES SUBVENTIONS POUR UN PROJET CULTUREL AVEC DES RÉFUGIÉS. »



AUTEUR, AUTEURE, AUTRICE?

Si les trois mots existent pour désigner une femme qui écrit, l'utilisation de l'un ou de l'autre, quand elle est connue, témoigne d'un choix aux répercussions politiques différentes.

Utiliser « auteur », c'est, comme le considère l'Académie Française (déclaration du 10 octobre 2014) accorder au masculin une valeur générique, puisque le français n'a pas de neutre, et considérer que les métiers et fonctions n'ont pas besoin d'avoir un genre.

Utiliser « auteure », mot qui nous vient tout droit du Canada, c'est revendiquer (seulement à l'écrit) le genre d'un métier tout en commettant, toujours pour l'Académie Française, un néologisme. En effet, l'Académie Française interdit radicalement : professeuse, chercheuse, écrivaine... etc.

Utiliser autrice, c'est s'inscrire en continuité avec l'usage mais en porte-à-faux avec les tenants de l'Académie Française. En effet, autrice, contrairement à l'idée reçue, existe depuis longtemps. Du latin *augere*, il se divise en

actor et *auctrix*. Il subit, dès le IV^e et le VII^e, l'interdiction des censeurs alors que son usage se poursuit tout au long du Moyen Âge qui adore féminiser et nous livre de savoureux « philosopheuse » ou encore « domptresse » (liste établie par Eliane Viennot, grande défenseuse de la féminisation). Le tournant véritable s'opère en 1634 avec la création de l'Académie Française qui édicte la règle du masculin comme neutre ou encore celle des accords bien connue « le masculin l'emporte sur le féminin ». D'apparence arbitraires, ces lois, pour Aurore Evain, sont en fait des stigmates de la place des femmes dans la société puisque l'interdiction de la féminisation concerne globalement toujours les métiers prestigieux : « apparaîtra actrice quand le terme acteur se limitera au sens de comédien, disparaîtra actrice quand la fonction « auteur » s'institutionnalisera et se dotera d'un prestige littéraire et social ». Peu à peu, le lien entre discrimination terminologique et discrimination sociale s'établit jusqu'aux mouvements féministes des années 60/70 où le débat devient politique plus que linguistique. 2003 signe le retour de l'entrée « autrice » dans le Petit Robert, mais l'interpellation de Julien Aubert à Sandrine Mazetier en 2014 à l'Assemblée : « Madame le Président », prouve que la féminisation des métiers et fonctions est encore un travail en cours, tant dans le domaine institutionnel (l'Académie Française), que politique, et même encore dans le langage usuel puisqu'auteure semble plus répandu qu'autrice.

Laura Elias

EN FRANÇAIS, DOIT-ON DIRE « AUTEUR », « AUTEURE » OU « AUTRICE » POUR PARLER DES FEMMES QUI ÉCRIVENT ?



PASCALE HENRY

On peut dire ce qu'on veut, reste que la langue est nomination. Moyen de faire apparaître un espace. Chacun trouvera force argumentation pour donner des raisons rationnelles à ce qu'il préférerait voir inscrit au dictionnaire, auteur c'est indépendamment du sexe la fonction, fonction écrite au masculin néanmoins, ou en arguant d'un simple goût ou mauvais goût auditif « autrice » ah c'est quand même bizarre, et dans écrivaine on entend « vaine » non ? On entend pas « vain » dans écrivain, ni ne perçoit d'étrangeté à « actrice ». Cette nomination des choses et notre familiarité avec les mots relève d'histoire, de politique, de représentation du monde. Pour le comprendre rapidement il suffit de se rappeler que pour déshumaniser un être humain il suffit de trouver un mot. Pour ce qui concerne les femmes d'effacer leur corps de certaines représentations au profit d'une autre.

À ce titre, l'histoire de la domination masculine apparaît dans le langage.

Et justement, les travaux d'Aurore Evain sur la question révèlent un choix délibéré des auteurs du dictionnaire de garder acteur et actrice par exemple mais de faire disparaître autrice, au profit du seul auteur, dire autrice, c'est faire apparaître. On s'y fera.

Quand bien même nos vieilles oreilles s'écorchent momentanément à ce changement de perspective. On a bien fini par ne plus dire nègre, non ? Et concernant écriture on sait bien ce que ça veut dire



REBEKKA KRICHELDORF

Pour parler de moi en allemand, j'ai l'habitude d'utiliser le terme *autor*, plutôt que *autorin*. J'entends par là : un être humain qui écrit. Je suis parfois mal comprise à ce sujet ; on me blâme de ne pas tenir compte des questions de genres sur le plan linguistique. Mais c'est le contraire. En fait, je possède une sorte d'hyperconscience post-féministe ! Il y a des situations dans la vie où j'apprécie vraiment d'être considérée en tant que femme, mais absolument pas dans l'acte d'écrire. Je suis radicalement contre tout apartheid de genres. Pourquoi le rapport des sexes serait-il plus pertinent que le rapport des générations ou le rapport des classes ? Pour moi, les écrivains sont d'abord des individus, possédant des points de vue, des styles, des sujets, des centres d'intérêts et des obsessions particuliers et uniques. Je ne vois pas l'intérêt de se borner à un système binaire

pour les décrire. Et, pour me faire vraiment sortir de mes gonds, il suffit de commencer à me parler de « littérature féminine » ou de « style d'écriture féminin ». Le fait d'être une femme ne concerne pas plus mon écriture que le fait d'être blanche, allemande, d'avoir plus de quarante ans et d'être gauchère. Au lieu de me définir comme une « personne blanche d'âge moyen dotée d'un vagin », je préfère dire : « une personne qui écrit ».

{traduction : OG}



NATHALIE FILLION

Question d'époque, j'ai d'abord écrit *auteur* comme tout le monde, puis *auteure* ou *écrivaine*. Maintenant parfois j'écris aussi autrice. À croire que le signe du féminin évolue dans la langue et moi avec, ou que nous interagissons lui et moi, jusque dans la langue. À croire qu'une femme qui écrit en France aujourd'hui marche encore sur des sables mouvants, jusque dans la langue. J'aime ce qui est mouvant, en mouvement. Il était temps. Temps que ça bouge dans la langue, dans le français de France, même si c'est instable, puisque que la fonction première d'une langue est de nommer la réalité, et que la réalité bouge, change, évolue. Que les plus conservateurs se rassurent : j'adore la grammaire et ses règles. Je m'appuie donc depuis plus de dix ans sur le lexique officiel québécois de féminisation des métiers et fonctions [disponible en ligne]. C'est mon côté Nouveau Monde. Si un doute subsistait : la féminisation des termes ne pose aucun problème linguistique. La linguistique est plus progressiste que ses usagers, elle a ses règles, c'est tout, selon la racine des mots, et propose parfois plusieurs alternatives : *auteure*, *autrice*, les deux existent, les deux me vont, je préfère *écrivaine* (il y a écrire dedans, il y a l'action), et voyons ce qui s'imposera à l'usage — une langue est vivante. Question d'époque, il y a des gens qui twittent, qui likent sur leur smartphone, font du footing le week end, boivent des smoothies et que le mot *autrice* fait sursauter. C'est vrai qu'*autrice* est un mot ancien, bien français, usité au 18^{ème} siècle — peut-être même avant. Puis il a été oublié — c'est ça l'histoire des femmes, des trous, des absences - mais où avaient-elles la tête ? *Autrice* ressurgit dans la vieille France d'aujourd'hui et pourquoi pas ? *Anyway*, il a déjà une longue histoire derrière lui. Et pour celles qui pensent que la féminisation dévalorise la fonction, je trouve ça un peu triste pour l'avenir de l'humanité, mais je ne leur en veux pas. Elles peuvent continuer d'écrire *auteur*. Quelle liberté on a quand même !



PORTRAIT : BAPTISTE GUITON

Comment es-tu devenu réalisateur de fictions radiophoniques pour France Culture ?

C'est une succession de hasards et de rencontres.

Dans le cadre d'un stage, pendant ma formation de mise en scène à l'ENSATT, je devais jouer dans une fiction radiophonique qui n'a pas pu se faire. Blandine Masson, directrice de la fiction sur France culture, m'a alors proposé d'assister Alexandre Plank, pendant quelques jours. Ça m'a beaucoup plu. À la suite de ça j'ai eu la possibilité de remplacer une conseillère littéraire pendant quatre mois.

C'est là que j'ai découvert comment fonctionnait la fiction radiophonique, sous l'angle dramaturgique, avec des notes d'auteurs, de traducteurs que je devais fournir au réalisateur et en allant voir un peu comment ça se passait dans les studios.

Quand le concours de réalisateur s'est présenté, je me suis dit que ce serait l'opportunité de pouvoir être dans un exercice régulier du métier. Parce que là où au théâtre, on produit une ou deux fois par an un spectacle à bout de bras, on est dans un certain luxe à la radio. Certes la chose est beaucoup plus éphémère dans la méthode de production : en deux semaines on fait une fiction de deux heures. Mais par contre, tu en fais et tu en lis et tu travailles avec des acteurs avec lesquels tu ne travailles pas dans ta compagnie. Là où il y a les loyautés, les fidélités, les aventures de groupes et en compagnie, on peut se permettre ici de rêver des distributions, d'idéaliser des choses, d'être dans un désir total !

Y'a t'il une différence dans ta manière d'aborder un texte que tu vas mettre en scène et un texte que tu vas mettre en onde ?

En fait elle est quasiment similaire au départ. J'ai toujours besoin de penser tout de suite à un espace pour pouvoir saisir le sens. Au théâtre, j'ai besoin de matérialiser l'espace sur le plateau. À la radio, je vais avoir besoin de travailler sur mes plans. Donc des choses très bêtes d'entrées, de sorties, de profondeurs de champ, de trouver le point de vue, la focale, le

personnage qu'on entend en premier plan, les valeurs spatiales et sonores.

Donc comme n'importe quel travail théâtral, de déterminer ce qu'on choisit de faire entendre le plus, là où on met notre parti pris.

Là, c'est similaire. Après ça se distingue énormément parce qu'au théâtre, comme on a du temps de répétitions, on peut plus facilement se faire surprendre par les propositions de l'équipe. À la radio, on est dans un système peut-être plus opératique. À la Mousson d'été, je suis arrivé avec un story board, j'avais déjà toutes les compositions musicales, je savais quels seraient les déplacements. Ce qui n'empêche pas de se faire percuter par les propositions des acteurs qui sont meilleures ! Mais il y a quelque chose d'a priori plus construit dans la radio que dans le théâtre. On se permet peut-être plus de chercher au théâtre. Oui quelque part on pourrait dire que la radio c'est une immédiateté alors que le théâtre c'est une recherche de l'immédiateté

Pour la Mousson d'été, tu es entre les deux puisque tu mets à la fois en onde et en espace la pièce de Rebekka Kricheldorf...

Contrairement à l'année dernière, on est parti sur un objet hybride entre la radio et le théâtre. *Mademoiselle Agnès* est un huis clos, où la parole est rapide, virulente, acerbe. On peut se faire avoir par l'énergie. Une mise en espace permet de canaliser les choses, d'asseoir le texte et de créer des dynamiques. On a aussi décidé de faire une prise de son binorale, en utilisant un micro en forme de tête (cf. image en médaillon). Grâce à cet outil, on n'est plus simplement en stéréo, on ne joue plus seulement sur la tension gauche/droite. On peut jouer sur 360 degrés. On n'entend pas que par les oreilles. Le son vibre dans le crâne, dans le nez, dans la bouche, dans le corps. Ce micro tente de reproduire cela, ce qui permet une sensation d'immersion bien supérieure à celle de la stéréo.

Propos recueillis par Charlotte Lagrange



Égarés mise en scène et scénographie Marc Lainé

LA MARIÉE ÉTAIT EN BLANC, LA MÈRE AUSSI

LES ÉGARÉS

DE MARION AUBERT (FRANCE)

DIRIGÉE PAR MICHEL DIDYM, ASSISTÉ DE YVES STORPER

La Mousson présente cette année deux pièces qui ont beaucoup de liens entre elles, non seulement par leur forme courte mais aussi parce qu'elles mettent en scène une situation autour de l'amour et du sexe, où l'humour est de mise, et la mort jamais loin. Avant la lecture de *C'est moi* de Nathalie Fillion ce samedi, ce sont *Les égarés* de Marion Aubert qui inaugurent cette thématique récurrente dans les textes mis en lecture cette semaine.

Si d'après la chanson, les histoires d'amour finissent mal, du moins en général, Marion Aubert relativise dans le sous-titre des *égarés* : « De toutes façons y a toujours des obstacles ». Et elle structure sa pièce par l'énumération de ces obstacles, tout au long d'un trajet en voiture qu'Anthony fait pour rejoindre la jeune femme avec qui il compte se remarier.

Un trajet, deux femmes.

L'une est au bout du fil, par texto, ou plus exactement par sexto, l'autre est dans le coffre.

D'un côté la maîtresse, de l'autre, la mère, premier obstacle, mais également deuxième obstacle, et finalement, on peut le dire, obstacle tout court. Une tension donc entre deux archétypes du féminin.

Toutes deux vêtues de leur robe de mariée, avec la même perruque blonde frisée, leur accoutrement évoque un autre archétype de la féminité sexy et glamour, celui de Marilyn Monroe, mais également une figure mythologique plus angoissante, celle de la dame blanche dont l'apparition annonce une mort prochaine.

La mère et la maîtresse, Marilyn et la dame blanche, Eros et Thanatos, et au milieu de tout ça, un homme, Anthony, qui conduit, mais surtout dérape dans les virages.

La pièce navigue ainsi entre une situation follement burlesque et une parabole sur la vie et la mort. Elle alterne logorrhée maternelle et échanges téléphoniques concis voire creux des tourtereaux. Elle est sur le fil, penchant d'un côté ou de l'autre, jusque dans la langue pétrie de contradictions, jusque dans la situation narrative ouvrant plusieurs fins possibles.

C'est ainsi, sur le fil, qu'elle attrape le spectateur, par une rythmique burlesque qui surprend à chaque virage de la langue ou de la situation.

Et c'est ainsi qu'en quelques pages seulement, Marion Aubert brosse le condensé d'une histoire d'amour par ses obstacles, jusqu'à ses fins attendues et multiples, et plus loin encore jusqu'à

sa réinterprétation.

Par un feuilleton radiophonique qui opère comme un retournement de situation, l'autrice donne une autre version de la pièce qu'on a vu, ou cru voir se dérouler. Une version plus « réaliste », sans mère dans le coffre, sans dame blanche, sans crocodile écrasé, et sans accident tragique. Une version où les choses semblent plus « normales » et pourtant, là encore, la pièce navigue et crée l'ambiguïté. Sommes-nous dans le réel à partir duquel le reste de la pièce a été rêvé ? Ou est-ce le contraire ?

Charlotte Lagrange

Marion Aubert a écrit cette pièce à la demande du metteur en scène Marc Lainé dans le cadre d'une commande sur un thème commun à 4 auteurs : le road trip. Chacun devait écrire une pièce courte d'environ 10-15 minutes pour trois acteurs :

« Trois personnages : une femme, une jeune fille et un homme se sont égarés sur des routes de campagne. Les identités de ces personnages, leurs relations, leurs destinations se devinent, se précisent ou se réinventent dans chaque nouvelle pièce, à chaque nouvelle halte de leur voyage.

La voiture (décor) fera alors halte sur des places, dans des rues ou des parkings, au bord des routes de ces territoires... Pour chaque halte, rendez-vous sera donné aux spectateurs. Mais la rencontre se fera aussi avec les passants, les quidams qui se trouveront là par hasard. Chaque pièce sera jouée dans un lieu précis d'un quartier ou d'un village, l'ensemble des représentations pouvant former un parcours que les spectateurs pourront s'amuser à accomplir. *ÉGARÉS* voudrait aussi offrir la possibilité à ces spectateurs de poser un regard neuf sur des lieux et des paysages qu'ils croyaient connaître. »

Chaque pièce a ainsi été créée en hors-les-murs au CDN de Normandie par Marc Lainé. Outre Marion Aubert, Pauline Sales, Hédi Tillet de Clermont Tonnerre et Ronan Chéneau avaient été conviés à écrire chacun une étape de ce voyage en voiture. Chaque pièce formant in fine, sur le modèle du cadavre exquis, un seul et même spectacle.

📍 LES PIÈCES DE MARION AUBERT SONT ÉDITÉES CHEZ ACTES SUD-PAPIERS

« PARFOIS. JE VOIS COMME TU
TRAITES TA MÈRE ET J'AI PEUR QUE
TU NE FASSES LA MÊME CHOSE AVEC
MOI LORSQUE NOTRE AMOUR AURA
PASSÉ »



LA CHRONIQUETTE

Est-ce qu'on peut tous les soirs tenir une gazette de ce petit monde qui tourne fou à la moindre goutte de mirabelle en compote ? Pas sûr. Mais à la veille d'inaugurer le Festival, on pouvait déjà voir une végétarienne avaler une plâtrée de viande au barbecue, une comédienne confondre un verre d'eau avec une mirabelle après s'être fait brûler le pied par cette même liqueur, un comédien voler le sac d'un autre comédien, par erreur... Il semblerait que tous les sacs Mousson d'été se ressemblent, espérons que cette confusion s'en tienne aux sacs.

C.L



LE GRAND SÉRIEUX

C'est derrière le parquet de bal vous pouvez y manger le soir, pensez à réserver avant, la veille c'est mieux...

ce qu'il faut savoir c'est

- tout d'abord que c'est bon
- qu'il y a une entrée, un plat, un dessert et/ou du fromage en menu ou au plat
- qu'on y boit des vins, dont des natures en blanc et rouge
- et qu'une équipe adorable est là pour vous accueillir et régaler vos papilles.

Bon appétit.



18h – Inauguration de la 23^e édition de la Mousson d'été - SALLE S^T NORBERT
et vernissage de **Portraits d'auteurs en Mousson d'été 2016**
Réalisation Éric Didym

19h – La place de l'autre - BORDS DE MOSELLE
De Nathalie Fillion (France)
Dirigée par Michel Didym, Avec Bruno Ricci

20h45 – Mademoiselle Agnès (lecture radiophonique) - AMPHITHÉÂTRE
De Rebekka Kricheldorf (Allemagne), texte français de Frank Weigand et Leyla-Claire Rabih, dirigée par Baptiste Guiton, avec Quentin Baillet, Camille Garcia, Grégoire Lagrange, Maud Le Grévellec, Marie Levy, Glenn Marausse, Julien Masson et Johanna Nizard
// lecture enregistrée en public à la Mousson d'été en coproduction avec France Culture

22h30 – Les égarés - PARQUET DE BAL
De Marion Aubert (France)
Dirigée par Michel Didym assisté de Yves Storper
Avec Éric Berger, Catherine Matisse et Ariane von Berendt

Suivi de DJ / UNZIP - PARQUET DE BAL

La meéc – la Mousson d'été est subventionnée par la Région Grand Est, le Ministère de la Culture et de la Communication (DRAC-Lorraine), le Conseil Départemental de Meurthe-et-Moselle, la Communauté de Communes du Bassin de Pont-à-Mousson

La Mousson d'été est présentée avec le soutien de l'Abbaye des Prémontrés et des villes de Blénod-lès-Pont-à-Mousson et de Pont-à-Mousson

En partenariat avec le projet de coopération Fabulamundi. Playwriting Europe soutenu par le programme Creative Europe, la Maison Antoine Vitez, ARTCENA – Centre national des arts du cirque, de la rue et du théâtre, l'Office National de Diffusion Artistique, le Fonds d'Insertion pour Jeunes Artistes Dramatiques D.R.A.C. et Région Provence-Alpes-Côte d'Azur, l'ERAC, le Jeune Théâtre National, le Théâtre de la Manufacture – Centre Dramatique National de Nancy - Lorraine, Télérama, France Culture, Acción Cultural Española AC/E, l'institut suédois de Paris, l'institut culturel Camões de Lisbonne, l'institut Ramon Llull, les lycées Jean Hanzelet et Jacques Marquette de Pont-à-Mousson, la librairie L'Autre Rive.

Texas est le partenaire technique de la Mousson d'été

